

tour de la propriété, ce qui d'ailleurs ne l'avancerait à rien puisqu'elle arriverait encore de l'autre côté, devant la même grille. Mais, Dieu est bon... au moment où elle va retourner, ne sachant plus du tout quel parti prendre, elle aperçoit, presque caché sous un vieux tilleul, un pan de mur qui s'est écroulé ces jours derniers, probablement à cause des pluies; par là, une personne peut passer, difficilement sans doute, mais enfin, au risque de s'écraser les jambes dans les moellons qui dévalent sous elle, Mme de Saint-Agilbert arrive dans une petite allée perdue du parc...

Alors, rasant les serres, les écuries, prenant, le parapluie fermé, les sentiers obscurs, grelottante de froid, ruisselante d'eau, surexcitée par l'approche du but, elle atteint enfin le vestibule de l'aile droite, se demandant toujours avec angoisse si elle ne va pas trouver là quelque domestique... — et il suffit d'un seul — pour jeter l'alarme dans tout le château... Mais la maison est silencieuse... Seule, la grande horloge de l'entrée fait entendre son tic-tac avec une régularité monotone et un calme d'éternité.

Vivement, la baronne monte au premier, où se trouve sa chambre; elle étouffe sur la moquette épaisse le bruit de ses pas... Encore quelques secondes et, sauvée de tout regard indiscret, elle sera enfin chez elle... Quand, tout à coup, la porte de Luce s'ouvre, et la jeune fille apparaît sur le seuil, défaite, elle aussi, les yeux rougis d'avoir pleuré...

A la vue de sa tante dont les vêtements ruissellent, dont le visage, bleui de froid, trahit une souffrance atroce, Luce ne trouve pas une parole à dire. D'ailleurs, sans même la regarder, Mme de Saint-Agilbert entre dans sa chambre et s'enferme, indiquant par son attitude la volonté absolue de ne pas être interrogée.

Mais, au travers de la porte qui sépare les deux pièces, la jeune fille axieuse suit, avec cette acuité particulière qu'ont les aimants, tout ce qui se passe dans la chambre de sa tante... Elle entend le bruit de la fenêtre qui s'ouvre, le parapluie qu'on met sans doute sur le balcon pour qu'il n'inonde pas le tapis, le paquet de jupes mouillées qu'on jette flacflaquantes dans le cabinet de toilette, les bûches qu'on entasse dans la cheminée, et le bruit d'une masse lourde qui s'abat, terrassée, sur un prie-Dieu de bois que Luce connaît bien et qui semble toujours crier sous le poids de la douleur humaine. L'oreille collée à la porte, dans une hésitation angoissante, la pauvre enfant se demande si elle doit respecter le silence voulu par sa tante, ou intervenir quand même dans cette crise intérieure qu'elle devine effrayante, et tendant jusqu'à les faire éclater les derniers ressorts de l'âme humaine...

—Tante... tante chérie?... murmure Luce au travers de la porte.

—Tante, avez-vous besoin de moi?...

—Je n'ai besoin de personne!... répond une voix dure.

—...Pas même d'une amie qui pleurerait avec vous?...

—Tante, avez-vous besoin de moi?...

Luce se promène maintenant de long en large devant cette porte, prête à l'ouvrir au premier signal; mais, peu à peu, le bruit va s'affaiblissant... Elle devine que sa tante se couche, et dans son cœur elle en est heureuse...

Mais quelle n'est pas sa surprise, trois heures après, au moment de dîner, de voir la baronne, très pâle dans sa robe de chambre, descendre d'un pas qui veut rester ferme.

Sans hésiter, et sans aucune manifestation de tendresse extérieure, uniquement comme quelqu'un qui veut savoir, Luce, dans l'escalier, et avant de pouvoir être entendue par les bonnes, arrête sa tante, et, la regardant bien en face :

—Une question... une seule, tante, est-ce à cause de moi?...

Quelques secondes, sans rien dire, luttant contre elle-même, la baronne considère sa nièce, l'embrasse puis la renvoyant d'un geste presque brutal :

—Non!... va... ce n'est pas à cause de toi!...

—Je ne veux pas savoir autre chose, dit simplement Luce.

—Merci... Je te supplie, ne m'en demande jamais davantage!...

—Oh!... soyez tranquille, je comprends et je respecte...

Toutes deux entrent alors dans la salle à manger.

Le repas est lugubre malgré la bonne volonté de chacune; on sent que le malheur plane sur la maison... que la tristesse enchape les âmes de son lourd manteau de plomb, et que les cœurs saignent derrière la mince façade des banalités voulues.

Après le dîner vite expédié, Luce dit affectueusement bonsoir à sa tante; elle espère et redoute tout à la fois l'explosion des confidences, elle les dési-

pour la baronne, car le vieux proverbe de nos pères reste toujours vrai : "A raconter ses maux, on les sculage", surtout quand on les dit non pas à la curiosité des gens du monde, mais à la sollicitude émue de vrais amis... Elle la craint pourtant, cette confiance, estimant qu'il serait bien difficile à sa nature droite de ne pas prendre position dans la question et d'attrister encore par sa franchise l'âme endolorie de la pauvre mère.

D'ailleurs, sa crainte ne dure pas longtemps, Mme de Saint-Agilbert monte l'escalier en silence et rentre chez elle, sans parler autrement que par un baiser mouillé de larmes.

Luce, toute seule, a presque peur dans ce grand château, sur lequel grincent désespérément les girouettes affolées des toits; elle remonte l'escalier avec une impression de solitude qu'elle n'a jamais connue... Evidemment, le coup qui a fait chanceler la baronne part de Bruno, et il a dû être rude. Après avoir abandonné le château, le comte doit en aspirer à distance toute la vie; il en fut la radieuse espérance, il en devient le mauvais génie...

Et autour d'elle, dans ce noir strié par les éclairs de la tempête finissante, la jeune fille semble voir une menace s'allumer aux murs du château... quelque chose comme le "Mane!... Thecel!... Phares!..." qui marque les maisons du signe de la malédiction divine et supprime une race que la foi et l'accomplissement de son devoir social ne protègent plus!

## XVIII

Malgré la violence du choc, la nuit parut exercer son influence apaisante sur l'âme de la baronne; elle se leva, le lendemain matin, un peu plus calme que la veille; Luce la trouva dans sa chambre, prête



avant 8 heures, et en train de prendre, debout, son thé, au milieu de croquis qu'elle examinait.

—Que faites-vous donc, tante, de si bonne heure?

—Tu vois... je cherche des études pour finir ma fresque.

—Il est à peine 8 heures et déjà vous parlez de travailler...

—C'est le meilleur remède...

—Remède à quoi?... Si je pouvais seulement un peu vous être utile!...

—Oh!... que je souffre!... "Ici-bas" doit être l'enfer pour certaines âmes!...

Et la douairière porta les deux mains à son front, comme si elle avait peur de le voir éclater sous la trépidation de la pensée qui s'exaspérait en elle...

—Alors, pourquoi vous tairer?... Pourquoi rester seule?... Pourquoi me traiter comme une étrangère qu'on exclut des heures sacrées de la douleur?

Car vous ne pouvez le nier, vous ne songez même pas à moi!... Il y a dans votre âme des régions où je ne pénètre plus!... Je me heurte à des portes fermées... à des silences qui me navrent!... Je suis une paria qu'on méprise, la banale amie des jours heureux!...

—Pauvre grande!... Si tu savais comme tu as tort de me parler ainsi!... Enfin, viens me prendre ce matin à l'église, j'aurai prié; Dieu me conseillera!... Alors, qui sait, peut-être t'en dirai-je si long que tu m'arrêteras toi-même!... Adieu, mon enfant...

Et longuement, elle l'embrassa sur le front, presque respectueusement, comme elle eut embrassé l'ange même de la consolation.

En montant à l'église, la baronne se hâta, car il faisait froid, et l'air était comme embué par les pluies de la veille; elle passa pourtant à la poste, craignant presque d'y trouver déjà une lettre de son fils.

La poste était grande ouverte, et, dans le fond du bureau, Quattepanche, le dos à l'entrée, appelait le

courrier à haute voix, en le classant avec sa méthode de vieux soldat, pour sa tournée :

—Mme Claude Routier!... une... deux lettres... Le Mathurin, également Routier!... une... deux... trois... quatre... cinq lettres, plus deux paquets de graines et sept imprimés... Mme de Saint-Agilbert!... dix imprimés... une seule lettre...

—Une seule?... interroge la receveuse.

—Oui... et du fils!... Ce doit être encore pour lui soutirer de l'argent... Paraît qu'il ne s'ennuie pas à Paris!... On parle d'une vie à tout fracasser!

—Qui dit cela?

—...Tout le monde!

Mais brusquement Quattepanche se retourne, rouge comme une pivoine, car une voix bien connue demande dans le bureau :

—Je puis l'avoir, cette lettre?...

—...Ah! pardon... Vous étiez là?...

Et le facteur se découvre précipitamment.

—...Peut-être...

—...Je voulais dire...

Mais la baronne ne le laisse pas achever :

—Allons, donne-moi la lettre...

Elle la prend avec une dignité triste, devant laquelle le facteur se confond, et sort sur la route déserte où traîne le brouillard.

...Ainsi, elle en arrive là!... Celui qui devait être sa gloire... qui incarnait toutes ses espérances, le fils bien-aimé... le sang de son sang, celui dans les yeux duquel elle revoyait les siens, est devenu quoi?... la risée d'un Quattepanche!... et de bien d'autres probablement, car les malheurs ne viennent jamais seuls; la grosse réflexion du facteur doit être la monnaie courante que paye sa douleur sur les comptoirs de tous les cabarets du village. Elle éprouve un serrement de cœur de se sentir ainsi frappée dans son prestige ancestral, juste à cette heure qui aurait dû être celle du coup d'aile, de l'envolée d'un sommet à un sommet plus élevé encore, et qui est celle de la chute piteuse dans la plus commune des fautes... la fin de sa race dans une équipée, qui fait rire les paysans pleins de vin au soir des dimanches de fête... Oh!... ce qu'ils doivent penser là-haut... les autres!... Car la race est un être moral; celui qui en arrête l'essor annihile le travail de tout un passé et atteint ses ascendants jusque dans la paix de leur éternité...

Mais surtout, que va-t-elle dire, cette mince lettre qu'elle palpe entre ses doigts fiévreux, et qui déborde de toute sa largeur commerciale le format de son livre d'heures?... Est-ce la révolte ou la repentance qu'elle contient en sa frêle enveloppe?... Oh! certaines lettres... si l'on savait!... jamais on ne les lirait!... Vraiment, la baronne a peur de la sienne, car, parfois, c'est encore du bonheur que de ne pas savoir...

Quand Mme de Saint-Agilbert entre à l'église, elle aperçoit l'abbé Hans qui se promène de long en large en disant son bréviaire; elle veut profiter de cette occupation pieuse pour passer vite et sans rien dire; mais l'abbé ferme son livre, se croise les bras, et attend la douairière au pied de la première marche de son échafaudage. Elle y arrive, la tête basse, présentant une intervention, ne se sentant plus assez forte pour une lutte nouvelle...

Le vieux curé se contente de la regarder et de lui dire presque les mêmes paroles que Luce :

—Je croyais être un ami pour vous, j'ai constaté hier que je m'étais trompé.

—Vous savez?...

—Je sais tout!

—...Comment... tout?...

—Je sais qu'hier vous aviez un grand chagrin et que j'en ai été exclu...

A ces mots, la baronne ferme les yeux, croyant encore entendre sa nièce dans la conversation de ce matin... C'est bien la même plainte chez le prêtre et chez la jeune fille, le même reproche provenant de la même sympathie... Et pourtant... oui... elle a bien fait d'ensevelir au fond de son cœur une faute qui peut-être n'est pas encore irréparable... Elle s'est conduite comme une enfant en partant sous le coup de son affolement au travers du village; mais, ce matin, elle agit en vraie mère en couvrant Bruno de la protection de son silence.

Quand elle ouvre les yeux, l'abbé Hans est toujours là, devant elle, attendant une réponse.

—Que voulez-vous, Monsieur le curé, j'ai bien réfléchi, il valait mieux ne pas vous voir; vous m'auriez questionnée, et, qui sait, peut-être aurais-je eu la faiblesse de parler...

—Je ne vous aurais rien demandé, n'ayant rien à apprendre; seulement je vous aurais prise par la main, comme une amie, et je vous aurais menée aux pieds de Celui qui a dit : "Venez à moi, vous tous qui pleurez!..."

(A suivre)